

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

LYON RÉPUBLICAIN

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

A Lyon... Gratuit. Dehors... 0 fr. 05 c.

Annouces : Au bureau du Journal, r. Ferrandière, 34 et à Paris, chez Audbourg, 40, pl. de la Bourse

ADMINISTRATION & BUREAUX : rue Ferrandière, 34 - RÉDACTION : rue Bellecordière, 10

Sommaire du Supplément Littéraire

DU JEUDI 21 JUIN 1888
Chronique... L. LECLAIR.
Feuilles Volantes... RAOUL CINOH.

FEUILLETONS :

La Jettatura... TH. GAUTIER.
Conscience... HECTOR MALOT.

UN NOUVEAU FEUILLETON

Notre commencentons dans le prochain numéro de notre Supplément Littéraire la publication d'une Cause célèbre à laquelle le procès Habert-Dupuis va donner un regain d'actualité.

Le Duel Dujarrier-Beauvallon

Cette affaire qui eut jadis un retentissement considérable, à cause de la notoriété des inculpés et des témoins, présente un très vif intérêt au double point de vue des étonnantes péripéties de cette rencontre et de la situation d'une époque assez rapprochée de nous, pour que plusieurs de nos contemporains n'en aient pas perdu le souvenir.

CHRONIQUE

Notre dernier numéro contenait quelques extraits d'une curieuse étude du Temps, sur la mendicité à Paris.

La mendicité en province ne diffère pas sensiblement, et nos industriels de la cour des Miracles savent déployer autant d'ingéniosité et de souplesse d'esprit pour se ménager une existence confortable et faire traire sur les âmes sensibles.

Nous ne parlons pas des tireurs de « pieds de biche », des décollés artificiels et des aveugles de naissance ou par accident qu'ont immortalisés Girallier et Patachon, ces trucs n'ont plus de secrets pour le moindre débauché.

Nous avons à Lyon, tout comme à Paris, le mendiant qui fait les entretiens ou les baptêmes et ne manque jamais de prélever son tribut sur les joies ou les douleurs de ce bas-monde.

Habile à composer sa physionomie, il sait montrer une humilité souriante ou attendrie suivant le caractère de la cérémonie; quelques-uns même ont assez de perspicacité pour distinguer si le mort qu'on enterre ne doit être pleuré que d'un œil.

L'apitoiement par les enfants est varié à l'infini, et c'est là, sans contredit, le moyen le plus sûr de toucher les passants. Comment résister devant une pauvre femme, hâte et décharnée, tendant son sein épuisé à un nourrisson affamé? Plusieurs de ces misérables poussent la cruauté jusqu'à faire oser lamentablement ces pauvres petits êtres, et dans ce cas la charité bien entendue serait de tordre le cou à ces mégères.

Mais on se laisse gagner par des caresses hypocrites qui parfois s'adressent à un soldat.

J'ai vu, pendant plusieurs hivers, assise sur les marches de l'escalier de la grande maison de la place Tolozan, une pauvre femme qui berçait tendrement une forte bête soigneusement emmaillottée; un curieux ayant eu l'indiscrétion de voir le visage de ce petit bébé qui ne chan-

geait jamais de taille, la drôlesse fut obligée de transporter ailleurs son siège social.

La mendicité « à la religion » est aussi des plus productives.

Un de nos amis nous racontait bien spirituellement, à ce propos, cette amusante anecdote :

Il y a une trentaine d'années, on voyait à l'angle de la montée d'Ecully et de la route du Bourbonnais, un cul-de-jatte dont l'unique moyen d'existence paraissait être de confectionner des quilles de tonneau, pour boucher les trous faits dans les pièces de vin par la vrille des douaniers.

Cette industrie primitive ne pouvait donner des résultats bien brillants, cependant notre homme était frais et dodu, il ne demandait jamais un sou aux passants et il portait sur son visage repôlé le reflet de cette aurea mediocritas qui est le rêve du poète et du philosophe.

D'où lui venait cette sérénité? Tout simplement d'une habile exploitation de ses principes religieux.

La commune d'Ecully possédait deux millionnaires également avides à gagner des âmes au ciel, mais par des voies différentes: l'un retenait les fidèles dans les traditions apostoliques et romaines, tandis que l'autre, une veuve fort connue, s'était créée l'évangélisme d'une religion nouvelle.

Notre cul-de-jatte, prole facile à prendre, se faisait tantôt catholique, tantôt protestant et recevait des deux mains le prix de ses conversions.

Le jour où on le voyait, les yeux baissés, la mine soumise et cagote, c'est qu'il était pénétré des enseignements de l'humilité chrétienne, et quand, deux mois après, on lui trouvait l'air résolu et décidé, le regard indépendant, c'est qu'il

men.

Maintenant, il faut dire que cette mendicité de la rue n'est qu'une forme relativement restreinte des supercheries de la misère.

Avec un peu de réflexion, il est facile de s'en défendre et les nigauds bienfaisants qui se laissent attraper quelques sous ne sont pas ruinés pour cela.

Mais il est une plaie autrement profonde et autrement grave, dans les grandes villes surtout, c'est la plaie de l'assistance publique.

Il ne s'agit pas alors de quelques décimes, mais de milliers et de milliers de francs demandés aux contribuables et que l'on ne serait pas tenté de regretter si la bonne moitié ne s'égarait pas chez des mendicants de profession et des malheureux de contrebande.

Savez-vous combien on comptait d'assistés, à Lyon, il y a une quinzaine d'années? Quarante-cinq mille! Plus du dixième de la population.

Effrayé de ce chiffre, de ce flot montant qui menaçait de submerger et d'annihiler, par la dispersion, toutes les ressources de notre budget charitable, un conseiller municipal, chez qui la haute intelligence s'allie à l'esprit pratique, proposa une mesure radicale: Nous allons rayer vingt mille assistés!

Plusieurs de ses collègues jetèrent les hauts cris, on courait à la famille, à la révolution, à l'émeute... On raya quand même, et la misère publique ne parut pas plus intense, et il ne mourut personne de faim.

Pourquoi? Parce qu'une sélection intelligente avait écarté des milliers de faux malheureux et de faux pauvres, pour qui l'assistance publique représentait un titre de rente ou un petit domaine de rapport.

Cela est si vrai, que l'on nous a cité le fait d'un contrat de mariage où la future voulait se constituer dans son apport: vingt-cinq francs de revenu du bureau de bienfaisance. Il fallut que le notaire lui fit comprendre que cette dot pouvait prêter à contestation.

Autre histoire absolument authentique: Le directeur d'un grand établissement d'épargne, ayant sous les yeux les registres de l'assistance

publique, remarqua le nom de l'un de ses déposants accoutumés qui venait régulièrement toucher les arriérés d'un livret bien pourvu.

Il signala le fait et on raya le mendiant-remet.

Celui-ci, ayant appris d'où partait le coup, vint faire une scène à l'auteur de sa disgrâce.

Comment, monsieur, on aurait le cœur de rayer un homme qui est inscrit depuis vingt ans au bureau de bienfaisance!

N'est-ce pas prodigieux? Ce qui ressort de tout cela, c'est que, pour des centaines et des milliers de pseudo-misérables, l'assistance publique n'est pas une faveur, mais un droit à la mendicité perpétuelle, un droit contre lequel il n'y a ni exception ni prescription.

Telle est l'erreur grossière et ruineuse qu'il importe de redresser, dans le double intérêt des finances publiques et des infortunes véritables.

M. Floquet a prononcé récemment un grand discours sur l'assistance publique; il nous semble qu'il n'a pas suffisamment insisté sur les moyens de rendre cette assistance utile, prévoyante et réellement humanitaire, par le contrôle attentif et avisé des vraies et des fausses misères...

Car il faut toujours en revenir au vieil adage: S'il est difficile de faire le bien, il est plus difficile encore de le bien faire.

L. LECLAIR.

Feuilles Volantes

Trois heures du matin viennent de sonner au beffroi de l'Hôtel-de-Ville.

Instant avant si désertes, s'animent comme par enchantement.

Les portes cochées s'ouvrent, laissant passer des hommes aux allures étranges.

Certes, ils ne sont pas vêtus de manteaux couleur de muraille; ils ne dissimulent pas leur figure sous un feutre empenné.

On ne peut pas dire que le pays retentisse du bruit de leurs éperons, et nulle épée ne bat leurs jambons.

Il faudrait donc être myope comme un juge d'instruction pour voir en eux des conspirateurs.

Mais si ces hommes n'ont rien de belliqueux, toute leur personne n'en sue pas moins le mystère.

De leurs vêtements, peu de chose à dire; ils sont ce que les tailleurs les ont faits.

Quant à leurs chapeaux, c'est une autre paire de manches. Figurez-vous de grandes machines en paille donnant de l'air aux monuments sous lesquels les femmes affectent d'abriter leurs nez roses.

D'une forme originale! — pas les nez roses, les chapeaux.

Je crois vous avoir dit tout à l'heure que les nocturnes dont il s'agit n'étaient pas armés. Pardonnez-moi, j'avais mal vu.

La lune, sortant sa large face blafarde d'un rideau de nuages, a fait surgir de leurs bras des espèces de longs bambous, tels que les Pavillons-Noirs doivent en porter après les avoir préalablement munis d'armes blanches.

Pourtant, à bien les considérer, tous ces gens n'ont pas l'air bien féroce. Ils marchent silencieusement, mais d'une façon fort naturelle, ce qui indique une conscience pure de remords.

Se connaissent-ils! Obéissent-ils au même chef, au même mot d'ordre? Poursuivent-ils le même but?

Autant de points d'interrogation qui se dressent devant moi et me plongent dans la plus grande perplexité.

En tout cas, si à leur attitude on peut les croire étrangers les uns aux autres, ils semblent, par contre, tous aller du même côté.

Où vont-ils? Suivons-les; c'est le meilleur moyen de le savoir.

Cependant, de l'horizon, une blancheur laiteuse monte dans le ciel, noyant les étoiles qui s'éteignent peu à peu.

Les hommes se sont échevelés sur les rives du Rhône et de la Saône, toujours sans souffler mot.

Ils ont fixé à leurs bambous des fils

spéciaux — pas ceux dont on se sert dans la presse.

Mais que tirent-ils donc de ces petites boîtes? Quelles sont ces bêtes grouillantes qu'ils piquent à l'extrémité de ces fils?

Des vers! Des asticoles! J'y suis maintenant! Ces hommes sont des pêcheurs, c'est-à-dire des pêcheurs à la ligne.

Aussi où avais-je la tête pour ignorer que le jour qui se levait était celui de l'ouverture de la pêche.

Où, mes frères, les mystérieux personnages qui samedi dernier ont pris possession de nos rivières étaient de pauvres pêcheurs. C'est, du reste, tout ce qu'ils ont pris.

Des pêcheurs qui mourront dans l'impénitence finale, des philosophes qui restent des journées entières, les yeux fixés sur un morceau de liège.

Et pourquoi, je vous le demande. Ils prétendent — du moins je me le suis laissé dire — que quelquefois, ledit morceau de liège s'enfoncé brusquement dans l'eau et qu'en levant alors leur bambou, avec un petit coup sec, il arrive à quelques-uns d'entre eux de voir un malheureux poisson frétiller au bout du fil.

Mais c'est là, tout le monde le sait, une légende inventée par le premier pêcheur à la ligne.

J'en ai connu un de pêcheur, là bas, sous le ciel bleu, et c'était un type, vous pouvez m'en croire.

Il se figurait, le pauvre, comme bien d'autres, que le poisson était susceptible d'être pris à la ligne.

Et il pêchait! Et il pêchait, que c'en était à faire frémir. Naturellement, il arrivait toujours bredouille et on le blaguait au café de la Bourse.

Un beau jour, le bel esprit du pays lui suggéra l'idée que la « mère des poissons » était signalée dans un « gour » de la rivière.

Il tendit un guet-apens à la tuyo. C'est ainsi qu'on appelle la mère des poissons, dans la langue colorée de Provence.

La tuyo! Ce mot prenait dans sa bouche des proportions phénoménales, celles du fameux serpent du Constitutionnel.

Et il la guettait, lui jetant les mouches les plus grasses, les vers les plus frétilants.

Peine perdue. La mère des poissons ne venait pas.

— Elle est sans doute occupée à soigner ses petits bas. — Quelle fête!

Je disais une... deux... Et lui, enveloppé dans sa grande chemise de nuit, les mains perdues dans ses manches trop longues, il attendait, l'œil brillant tout prêt à éclater de rire, le fameux trois.

Enfin, après mille retards, mille petites taquineries qui excitaient son impatience et qui ne permettaient de lui voler cinq ou six baisers, je disais: trois.

Les bas s'envolaient au loin. — Alors c'était une joie folle, il se renversait sur son bras et ses jambes nues s'agitaient en l'air. De sa bouche grande ouverte, dans les profondeurs de laquelle on voyait les deux rangées de ses petites perles brillantes, s'échappait une cascade de bons rires sonores.

Sa mère, qui riait aussi, lui disait au bout d'un instant:

« Voyons, bébé, voyons, mon petit ange, tu vas t'enrhumer. « Mais retiens-le donc... Veux-tu finir, petit démon? »

Elle voulait gronder, mais elle ne pouvait retrouver son sérieux à la vue de sa bonne grosse tête blonde, épanouie, colorée, heureuse, renversée sur son genou.

Ma femme me regardait et me disait:

« Il est insupportable... Mon Dieu, quel enfant! »

Mais je comprenais que cela voulait dire:

« Regarde comme il est beau, bien portant et heureux, notre bambin, « notre petit homme, notre fils à « nous deux! »

Et, dans le fait, il était adorable, du moins je le voyais ainsi.

J'ai eu la sagesse, — je peux le dire maintenant que mes cheveux sont blancs, — de ne pas laisser passer un seul de ces bons moments sans en jouir pleinement; et, en vérité, j'ai bien fait. Pitié pour les pères qui ne savent point être papas le plus souvent possible, qui ne savent point se rouler sur le tapis, jouer au cheval, faire le gros loup, déshabiller leur bambin, imiter l'aboiement du chien et le rugissement du lion, mordre à pleines dents sans

avec lesquelles il entraînait dans les montagnes de sable et explorait les flaques d'eau. Elles lui étaient dévouées et partageaient si intimement son existence que quelque chose de lui-même se retrouvait en elles.

Je les aurais reconnues entre mille: elles avaient pour moi une physionomie particulière, il me semblait qu'un lien invisible les rattachait à moi, et je ne pouvais regarder leur forme encore indéfinie, leur grâce comique et charmante sans me rappeler leur petit maître et m'avouer qu'elles lui ressemblaient.

Tout ce qui touche aux bébés devient un peu bébé aussi et prend cette expression de grâce maladroit et naïve qui leur est propre.

A côté de ces petites bottes riennes, gaies, de belle humeur, ne demandant qu'à courir les champs, mes chaussures paraissaient monstrueuses, lourdes, grossières, absurdes, avec leurs gros talons... A leur air pesant et désillusionné, on sentait que pour elles la vie était grave, les courses longues et le fardeau à supporter tout à fait sérieux.

Le contraste était saisissant et l'enseignement profond.

Je m'approchai de ces petites bottines tout doucement, pour ne point éveiller le petit homme qui dormait encore dans la pièce voisine. Je le tâtais, je les retournais, je les regardais de tous côtés et je me sentais gagner par un sourire délicieux.

Jamais le vieux gant qui sentait la violette, et qui traina si longtemps dans le plus profond secret de mon tiroir, ne me procura une aussi douce émotion.

L'amour paternel n'est pas de l'amour pour rien: il a ses folles, ses faiblesses, il est puéris ou sublime, il se ressent, et je m'y laissais aller délicieusement.

Que le papa sans faiblesse me Songez que cette bottine jaccée et percée du bout me rappelait son petit pied grassouillet et que mille souvenirs se rattachaient à ce petit chéri.

Je me le figurais, le cher enfant, lorsque je lui coupais les ongles, et qu'il se débattait en me tirant la barbe et en riant malgré lui, car il était chatouilleux.

Je me le figurais, lorsque le soir, au coin d'un bon feu, je lui enlevais ses petits bas. — Quelle fête!

Je disais une... deux... Et lui, enveloppé dans sa grande chemise de nuit, les mains perdues dans ses manches trop longues, il attendait, l'œil brillant tout prêt à éclater de rire, le fameux trois.

se faire du mal et se cacher derrière les fauteuils en se laissant voir.

Pitié sincère pour ces infortunés! Ce ne sont pas seulement d'agréables enfantillages qu'ils négligent là, ce sont de vrais plaisirs, de délicieuses jouissances; ce sont les parcelles, les miettes de ce bonheur qu'on calomnie si fort, qu'on accuse de ne point exister, parce qu'on attend qu'il tombe du ciel tout d'une pièce, sous forme de lingot, alors qu'il est à nos pieds, réduit en poussière fine.

Ramassons-en les menus fragments et ne nous plaignons pas trop; chaque jour amène son pain et sa ration de bonheur.

Marchons lentement et regardons à nos pieds, fouillons autour de nous, cherchons dans les petits coins; c'est là que la Providence fait ses cachettes.

J'ai toujours ri des gens qui traversent la vie brida battue, les narines dilatées, les yeux inquiets et le regard à l'horizon. Il semble que le présent leur brûle les pieds, et quand on leur dit: « Mais arrêtez-vous donc un instant, mettez pied à terre, prenez un verre de ce bon vin doré, embrassons votre enfant. »

— Impossible, vous répondez-ils, on m'attend là-bas. Là-bas, je cause-rai; là-bas, je me livrerai à la tendresse paternelle; là-bas, je serai heureux... là-bas... Et quand ils sont arrivés là-bas, halelants, brisés, qu'ils réclament en criant le prix de leurs fatigues, leur dit: « Mais arrêtez-vous donc un instant, mettez pied à terre, prenez un verre de ce bon vin doré, embrassons votre enfant. »

— Monsieur, la caisse est fermée. L'avenir promet, — c'est le présent qui paie, et il faut être en bonne intelligence avec celui qui tient les clefs de la caisse.

Pourquoi s'imaginer qu'on est dupe de la Providence? Croyez-vous qu'elle ait le loisir, cette bonne Providence, de servir à ce nous-mêmes un masque pendant le repas, par-dessus le marché?... C'est pourtant ce que beaucoup de gens voudraient.

Il faut être raisonnables, retrousser nos manches, nous occuper nous-mêmes de notre cuisine et ne point exiger que le ciel se dérange pour écouler notre pot-au-feu.

Je pensais à tout cela, le soir, lorsque mon bébé était dans mes bras, que son haleine humide et régulière m'effleurait la main. Je pensais aux bons moments que le petit homme m'avait déjà procurés et je lui en étais reconnaissant.

Comme c'est simple! Je disais-je, d'être heureux, et la singulière manière d'aller en Chine pour se distraire.

Ma femme était de mon avis, et nous restions de longues heures à tisonner tout en causant sur ce que nous éprouvions.

— Toi, vois-tu, mon ami, tu l'aimes autrement que moi, me disait-elle souvent. — Les papas calculent plus. Leur affection est comme un échange... Ils n'aiment bien leur enfant que le jour où leur amour-propre d'auteur est flatté... Il y a du propriétaire dans le papa... Vous pouvez analyser l'amour paternel, en découvrant les causes, dire: « J'aime mon enfant parce qu'il est de telle ou telle façon. »

Pour la maman, cette analyse est impossible, elle n'aime pas son enfant parce qu'il est beau ou laid, intelligent ou absurde, qu'il lui ressemble ou ne lui ressemble pas, qu'il a ses goûts ou ses gestes, ou ne les a pas. Elle l'aime parce qu'elle ne peut pas faire autrement; c'est une nécessité.

L'amour maternel est un sentiment inné chez la femme. — L'amour paternel est chez l'homme le résultat des circonstances. Chez elle c'est un instinct; chez lui c'est un calcul dont il n'a pas conscience, il est vrai; mais enfin, c'est le résultat de plusieurs autres sentiments.

C'est très bien, ne te gêne pas, lui disais-je; nous n'avons ni cœur ni entrailles, nous sommes d'affreux sauvages... C'est monstrueux, ce que tu dis là... et j'agitais les pincettes avec violence en dérangeant les bûches.

Cependant ma femme avait raison, je me l'avouais à moi-même. Quand un enfant vient au monde, l'affection de la mère n'est pas comparable à celle du papa. Chez elle, c'est déjà de l'amour. Il semble qu'elle le connaît de longue date, son beau chéri. A son premier cri, on dirait qu'elle le reconnaît. Elle semble dire: c'est lui, elle le prend sans embarras; ses gestes sont faciles, elle n'éprouve

NOUVELLES

LES PETITES BOTTES

Par Gustave DROZ

aucune gêne, et, dans ses deux bras enlacés, le bébé trouve une place à sa mesure et s'endort heureux dans ce nid fait pour lui. On dirait que la femme a fait un mystérieux apprentissage de la maternité. L'homme, au contraire, à la naissance d'un enfant, éprouve un grand trouble. Le premier vagissement du petit être l'émeut; mais il y a dans cette émotion plus d'étonnement que d'amour. Son affection n'est point encore née. Son cœur a besoin de réfléchir et de s'habituer à ces tendresses nouvelles pour lui.

Il y a un sur-nuancier, un apprentissage au métier de papa. — Il n'y en a pas à celui de maman. Si le père est moralement malade, il faut pour aimer son nouveau-né, il faut avouer qu'il l'est aussi physiquement pour lui manifester sa tendresse.

Ce n'est qu'en tremblant, avec mille contorsions, mille efforts qu'il soulève ce mince fardeau. — Il a peur de briser le marmot qui en a conscience et qui braille à pleins poumons. Il déploie plus de force, le pauvre homme, pour soulever son enfant, qu'il n'en faudrait pour enfoncer une porte. S'il l'embrasse, sa barbe le pique; s'il le touche, ses gros doigts font un malheur. — Il a l'air d'un ours qui enfle une aiguille.

Et cependant, il faut le gagner, l'affection de ce pauvre père, qui n'a d'abord que des mésaventures; il faut le séduire, l'enchaîner, lui faire prendre goût au métier, et ne pas faire durer trop longtemps son rôle de conscript.

La nature y a pourvu, et le papa passe définitivement caporal le jour où le bébé balbutie ses premières syllabes. Il faut dire qu'il est bien doux, ce premier bégaînement de l'enfant, et qu'il est admirablement choisi pour émouvoir, ce pa... pa... que le petit être murmure d'abord. Est-ce étrange que le premier mot de l'homme exprime précisément le sentiment le plus profond et le plus tendre de tous?

N'est-il pas touchant de voir ce petit être trouver à lui tout seul le mot qui doit attendre sûrement celui dont il a le plus besoin; le mot qui veut dire:

« Je suis à toi, aime-moi, fais-moi une place dans ton cœur, ouvre-moi tes bras; tu vois, je n'en sais pas encore bien long; je débarque, mais déjà je pense à toi, je suis de la famille, je mangerai à la table et je porterai ton nom... pa... pa... pa... »

« Ah! l'amour chéri! Pa... pa... pa... »

« J'entends encore sa petite voix hésitante, je vois encore ses deux lèvres vermeilles se lever et s'abaisser. Nous étions tous en cercle autour de lui, agenouillés pour être à sa hauteur.

On lui disait: « Répète encore, petit homme, répète encore... Où est-il donc, ton papa? » Et lui, qui tout ce monde égarait, me tendait les bras en tournant les yeux vers moi. Je l'embrassai bien fort, et je sentis que deux grosses larmes m'empêchaient de parler...

A partir de ce moment, je fus un papa sérieux.

J'étais baptisé,

Gustave Droz.

CROSSE D'IVOIRE Par Roger de SAMES

L'Orient-express du soir s'ébranlait lentement, quand M. Grigny, le député de Meurthe-et-Moselle, apparut sur le quai.

comme une auréole. Elle ressemblait, sur son lit, à cette mignonne Vierge de Schoberl, le plus fin joyau de la couronne de l'art gothique.

JETTATURA Par Théophile GAUTIER

Cependant M. d'Aspremont avait fait sa visite à miss Ward à l'heure accoutumée, et rien dans sa contenance ne trahissait l'émotion d'un drame terrible, il paraissait même plus calme qu'à l'ordinaire.

Cette mort fut cachée à miss Ward, dont l'état devenait inquiétant, sans que le médecin anglais appelé par sir Joshua pût constater de maladie bien caractérisée; c'était comme une sorte d'évanouissement de la vie, de palpitation de l'âme ballant des ailes pour prendre son vol, de suffocation d'oiseau sous la machine pneumatique, plutôt qu'un mal réel, possible à traiter par les moyens ordinaires.

On eût dit un ange retenu sur terre et ayant la nostalgie du ciel; la beauté d'Alicia était si suave, si délicate, si diaphane, si immatérielle, que la grossière atmosphère humaine ne devait lui signifier rien pour elle; on se la figurait planant dans la lumière d'or du Paradis, et le petit oreiller de dentelles qui soutenait sa tête rayonnait

— Trop tard, dit un employé, vous descendrez à Châlons. Avant qu'il put protester, le train repartit à toute vitesse.

M. Grigny était retombé sur le remboursement, navré, consterné, désespéré. Dans les conditions d'optique morale où il voyait les choses, les moindres faits paraissent pour lui des proportions effrayantes. Et à la tristesse de tantôt, une angoisse à présent se mêlait: celle de ce tête-à-tête suspect.

Le compartiment étant surchauffé, la sueur dégoutait de son front, le sang commençait à lui affluer au cerveau.

Dans un besoin irrésistible d'aspirer un peu d'air froid, il se tourna vers son compagnon de voyage et demanda doucement: — Pardon, monsieur, cela ne vous gênerait-il pas si j'en trouvais un instant la fenêtre?

Le voisin fit un mouvement. Le haut de sa tête émergea un peu du flot de fourrure. Son regard fouilleux s'attacha de nouveau sur le député. Et il revint à sa position première après un bredouillement inintelligible.

M. Grigny sentit sa volonté de plus en plus amoindrie. Dans le doute, il s'abstint de rabattre le carreau et, tirant de sa poche un journal acheté dans la hâte du dernier moment, le dépla au hasard. Ses yeux tombèrent sur les faits-divers. Il lut:

« Encore un assassinat en chemin de fer. »

C'en était trop, il froissa le journal avec rage et jeta la boule de papier sous le fauteuil.

Puis, obstinément, il ferma les yeux, s'ingéniant à détourner le cours de ses réflexions.

Mais les faits graves du jour, l'échec de son parti, même l'agonie de sa mère, étaient comme endigués par ce fait-divers de journal.

Un aimant de terreux attirait irrésistiblement sa pensée à cette simple lecture.

Le dormeur continuait à dormir, dans une immobilité si absolue qu'elle ne paraissait pas naturelle; le bruit de la respiration, presque insaisissable, indiquait un sommeil factice peut-être qui n'attendait que le sommeil de l'autre, réel celui-là.

Sa pelisse s'était desserrée un peu, dans un heurt du convoi, et sous son bras droit luisait un objet blanc et courbe, sans doute en ivoire, avec un anneau au bout, étrangement pareil à la crosse d'un revolver de luxe.

L'express allait toujours, lancé à toute vapeur, roulant comme un véhicule fantastique à travers les ténèbres impénétrables, et poussant par intervalles des sifflements rauques, courts, saccadés et funèbres.

Le député essaya de dormir. Il déroula les stores de serge bleue et passa frileusement ses pieds sur la bouillotte, relevant ensuite le col de son pardessus sur sa figure bronzée et fatiguée d'ambitieux oédibataires.

Et allongé dans son coin, pour se garer des rayons qui filtraient du quinquet, il rabattait sur ses yeux le foulard dont il avait coiffé sa tête déjà complètement dégarnie de vieillard de trente-cinq ans.

Il allait s'assoupir, quand un bruit singulier attira son attention: une sorte de grognement parti de l'angle opposé.

Il n'était pas seul. A l'autre extrémité du wagon, un voyageur dormait, si hermétiquement enfermé dans une pelisse de fourrure, qu'on ne distinguait rien de sa personne.

Cette découverte le surprit désagréablement; il avait cru le compartiment vide songer aux mystères d'agressions nocturnes qui venaient d'avoir lieu sur cette ligne.

Le courage n'ayant jamais été son fort, il n'osa se rendre.

Ses yeux par les interstices des rideaux apercevaient des points brillants dans la campagne, et, plus près, des gens si vite distancés qu'on en pouvait à peine lire les noms. Noisy, Villemombe, Gagny, passèrent ainsi comme des éclairs. A hauteur de Chelles, on entra contrôler les billets.

Il demanda: — Combien d'arrêt à Epernay? — Cinq minutes.

Il supputa à part lui: — Juste de quoi descendre et remonter dans un compartiment moins désert.

Dans le mouvement de l'étranger pour tendre son ticket, il avait eu le temps d'entrevoir une figure angulaire, sèche et dure, un nez mince en forme de bec d'oiseau de proie, de longues moustaches noires barrant le bas de la face d'une ligne violente, et deux yeux gris, perçants et inquiets, qui l'avaient dévisagé avec une curiosité singulière.

Au bout d'une heure et demie, la locomotive siffla, et un arrêt instantané eut lieu. Il se leva, saisit la courroie de la portière, tirant de toutes ses forces, mais en vain; la glace adhérait au châssis, cimentée de givre pendant le trajet. Un nouveau coup de sifflet retentit.

« Où allait-il faire? Se suicider ou le tuer? Sans laisser à M. Grigny le temps de répondre à cette question, il abaissa la vi-

tre, tourna la poignée, enfonça la portière d'un coup de pied et sauta dans le vide. Un courant d'air glacé envahit le compartiment.

Le souffle manquait au député. La stupeur, une stupeur invincible, lui babilonnait la bouche. Ses tempes à ses oreilles et son cœur dans sa poitrine battaient un rappel affolé. Et il se demandait s'il n'était pas halluciné par quelque effrayant cauchemar.

Brusquement, comme si une main invisible l'avait poussé, le battant vira de nouveau sur ses gonds, et le fou repartit dans la voiture.

M. Grigny se souleva dans un effort suprême pour atteindre à la sonnette d'alarme; mais, ses forces l'abandonnant, sa main retomba. Il sentit sa tête écorcher dans une explosion de sa raison trop longtemps comprimée. Il vit toutes choses tourner autour de lui. Et il s'évanouit.

— Nancy! Cinq minutes d'arrêt!

Le député, tout pâle encore de terreur, risqua un oeil, le referma, puis entra ouvrit les yeux.

L'homme était tranquillement assis à sa place primitive. Avec lui causait à mi-voix M. de Tosay, sénateur des Vosges. A droite et à gauche d'autres voyageurs, entrés sans doute à Châlons ou à Bar-le-Duc, garnissaient les fauteuils. Et M. Grigny comprit tout.

L'étranger était tout simplement descendu pendant un arrêt du train, puis remonté.

Le sénateur, maintenant, serrait la main du député; et comme l'autre, toujours flagollant, ainsi que le cauchemar, sur ses jambes engourdis par l'immobilité, s'apprêtait à descendre avec eux, il présentait:

— M. Cléhancourt, le nouveau propriétaire de la grande fabrique de parapluies de Chanteheux, près Lunéville, vous savez?

Les deux hommes se saluèrent, et M. Grigny s'étant penché pour voir s'il ne neigeait toujours, l'inconnu se ravisa et s'en revint vers son angle. Et le député se rassura tout à fait en le voyant coiffer sur la banquette un superbe rifle à manchon d'ivoire, le pseudo-revolver.

Cela le faisait rire lui-même à présent.

Soudain, M. de Tosay s'enquit du motif de son voyage en prence des derniers événements. Alors brusquement le souvenir de la malade lui revint, le seul malheureusement qui ne fut pas imaginaire.

Mais comme il descendait les marches du wagon, à la lueur des étoiles, car le temps avait tourné au beau, un homme accourait au-devant de lui; il reconnut à la voix chevrotante, longue à expliquer la nouvelle, Jérôme, le vieux valet de chambre de sa mère. Elle était sauvée!

LE TABLEAU DE LYON

Les industries de la rue

Les métiers ambulants tendent à disparaître. J'entends ceux dont l'exercice constitue une profession et qui s'annoncent par un cri particulier. Leur nombre n'a peut-être jamais tenu ici la place qu'ils occupent ailleurs, et leurs cris surtout ne fourniraient point un répertoire comparable à celui qui a été fait des cris de Paris.

Discrets et retenus, les appels de nos marchands n'avaient rien des annonces retentissantes, des fanfanes triomphales qui éclatèrent sur le pavé parisien; rien, non plus, de ces mélodieux aiguës que lancent à Marseille les portières de « castagno de mar » ou de « pommo d'amour ».

Tout d'abord, à Lyon la corporation ambulante comptait peu de femmes. Les fruits de la saison étaient toujours promenés sur quelque brochette basse, par des compères d'allure paisible, entonnant sur un mode tout printanier: « A la douce! à la douce! » lorsque le mois de mai ramenait les cerises.

flourèrent d'abord un corps immobile et droit sous une fine tunique; puis une couronne de roses et un visage pur et froid comme le marbre.

C'était Alicia allongée sur sa couche funèbre.

« Morle! s'écria Paul avec un râle étranglé! morle! et c'est moi qui l'ai tuée! »

Le commodore, glacé d'horreur, avait vu ce fantôme aux yeux éteints entrer en chancelant, errer au hasard et se heurter au lit de mort de sa nièce; il avait tout compris.

Le grandeur de ce sacrifice inutile fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard, qui croyait bien ne plus pouvoir pleurer.

Paul se précipita à genoux près du lit et couvrit de baisers la main glacée d'Alicia; les sanglots secouaient son corps par saccades convulsives. Sa douleur attendrit même la féroce Viè, qui se tenait silencieuse et sombre contre la muraille, veillant le dernier sommeil de sa malheureuse.

Après quelques pas, il heurta quelque chose qui tomba avec grand bruit; il se baissa et reconnut un toucher qui était un chandelier de métal pareil aux flambeaux d'église et portant un long cierge.

Eperdu, il poursuivait sa route à travers l'obscurité. Il lui sembla entendre une voix qui murmurait tout bas des prières; il fit un pas encore, et ses mains rencontrèrent le bord d'un lit; il se pencha. et ses doigts tremblants ef-

Il ont donné lieu au dicton: « Ça va tout à la douce, comme le marchand de cerises. » Ils ont aussi enrichi le vocabulaire lyonnais d'un terme de comparaison. Presque constamment assis sur le bord de leur brochette, ces négociants acquiesçaient parait-il, des formes d'une ampleur particulière, dont un zouave, avec sa collette flottante, donne assez bien l'idée. Aussi disait-on d'une personne qui, vue de derrière, paraissait large et plate: « On dirait vraiment d'un marchand de cerises. »

Mais venaient les fraises des bois — les seules qu'on connaît alors — dans leurs petits panier de bouleau, couvertes de feuilles et de chiffons multicolores cousus bout à bout, et le marchand, enflant sa voix, chantait: « Fraises fraîches, oh! les belles fraises! » on appuyait sur la muette finale: frai-ses, ainsi qu'il convient à un bon Lyonnais.

Puis c'étaient les « abricots d'Am- puis », « Aux poires, aux pêches, aux raisins! » et si tôt qu'octobre faisait pressentir le retour des frimas, les châtaignes et les pommes de la montagne. Enfin, l'arrivée des oranges était annoncée par cet appel dont s'émouvait tout cœur d'enfant, soupirant après les étreintes: « La mayotte, la mayotte! » Lyon ne consommait que des oranges de Mayotte, comme Paris, des oranges de Valence.

Cependant, à une époque où le Midi ne nous expédiait pas, pendant les mois d'hiver, ses produits variés, il venait un moment où le pauvre marchand n'avait plus rien à brochetter. A peine lui restait-il la ressource de rappeler ses concitoyens aux devoirs du carême, en scandant d'un ton élogieux: « Bugnes à la livre! » ou de vendre des cènes bénites, pendant la semaine sainte.

C'était des vacances de quatre mois, comme celles d'un député — moins le traitement.

Il existait d'autres commerces ambulants, à peu près disparus: le marchand de charbon à « trente-deux sous la grand'bonne rendue »; l'indigène des Basses-Alpes, charriant ligues et pruneaux dans son bissac pendu à l'épaule, et criant: « Oh! pruno! Oh! figo! »; le colporteur de vulnérinaire suisse, vendant des « purges » ou bien de la poudre contre le mal de dents; le fromager du Jura, un pain de Gruyère sous le bras; les marchands d'allumettes qui existent toujours — on s'en sert plus, ayant de bonnes raisons pour se taire.

Et le marchand de casquettes, avec sa grande cage d'osier sur le dos; et la faiseuse de recuites, avec son étagère et ses petits plats; et le marchand de « figoures », promenant sur sa tête des Napoléons qui se croisaient les bras et des lapins qui branlaient la tête.

Il y aurait vraiment quelque ingratitude, de la part de ceux dont la première jeunesse se perd dans les lunes de l'an quarante, à ne point accorder aussi une mention au marchand de coco, au marchand d'oublies et au marchand d'ombrelles en papiers de couleurs, surmontées d'un moulinet et fichées dans une grosse pelote, au bout d'une perche.

Le raccommodeur de faïence et le rémoleur exercent encore, mais n'appellent plus la pratique; le marchand de chansons est un vulgaire distributeur d'imprimés et n'est plus ce rhapsode qui s'installait au coin d'une rue et vous apprenait d'abord l'air de la chanson qu'il vous vendait ensuite pour deux sous; disparus de la chaussée, l'établissement du rélamour et du carreleur de souliers.

On parle de donner aux enfants des leçons de choses. Mais on le possédait, cet enseignement, quand les métiers ambulants s'exerçaient sur la voie publique et que, d'autre part, les artisans sédentaires travaillaient à boutique ouverte, au lieu de pratiquer dans les arrière-magasins et les sous-sol.

De l'ancienne industrie des rues, je ne vois guère que le marchand de patates qui conserve dans leur intégrité ses traditions professionnelles. A la vérité, il ne crie plus dans la rue, mais on entend monter du fond des cours son appel bien connu.

C'est comme une voix d'un passé, où l'industrie usait de procédés modestes qui ne sont plus de mise aujourd'hui, où l'esprit d'épargne de nos aîeux avait trouvé à tirer argent comptant de débris que l'on jetait ailleurs. Le nom même du marchand appartient à une langue qui ne se parle plus.

Au nombre des métiers particulièrement lyonnais qui s'annoncent par un cri, il faut mettre les deux professions modernes de marchand de lait et de marchand de bouteilles.

La première est née avec les chemins de fer qui ont permis d'apporter en quelques heures le lait tiré, le matin, dans les vacheries du Jura ou du Dauphiné. La création de la seconde est tout uniment un trait de génie, et l'organe spécial de ceux qui vont ainsi récolter les bouteilles vides dont s'embourbent les caves, trahit tout de suite le quartier où l'industrie a son siège principal.

Mais la venue de ces deux nouveaux métiers ambulants, dont les représentants n'apparaissent qu'à certaines heures, est loin de combler les vides innombrables qu'a subis l'industrie des rues.

Dans ce monde où tout est évolutif — quand ce n'est pas révolutions — il faut prendre son parti des changements et ne point se cramponner aveuglément au passé qui nous échappe; le plus souvent, d'ailleurs, nous n'avons d'autre raison de le regretter que parce qu'il est le passé.

Seulement, il peut être permis de constater que ces industries de la rue, avec leurs bruits, animaient notre vieux Lyon et que le mouvement de la chaussée n'a pas gagné d'un autre côté ce qu'il a perdu de celui-là.

M. J.

LES LIVRES NOUVEAUX

INNSHALLAH!

OU LES ANGLAIS JUGÉS PAR UN INDIEN

Par Hadji MIRZA (1)

Au seul titre du livre, on peut soupçonner que l'ouvrage n'est pas pour plaire à nos chers voisins.

Hadji Mirza, Indien lettré et écrivain en bon français, a dressé un véritable réquisitoire contre les conquérants de son pays.

Nous savions déjà que la possession des grandes Indes n'allait pas sans quelques abus et que l'administration britannique pouvait difficilement aspirer au prix Montyon.

Mais les révélations d'Hadji Mirza jettent une nouvelle lumière sur la façon dont John Bull et ses fonctionnaires savent exploiter leurs tributaires.

Voici un chapitre particulièrement édifiant:

D'abord le tableau des émoluments de l'état-major colonial.

Table with 2 columns: Title and Amount in Francs. Includes Vice-roi des Indes (900,000), Gouverneur des présidences de Madras et de Bombay (300,000), Lieutenants, gouverneurs du Bengale, du Panjab et des provinces du Nord-Ouest de l'Inde (200,000), Général commandant en chef le corps d'armée de chaque présidence (174,996).

(1) Paul Ollendorff, éditeur.

barques amarrées se choquèrent avec des bruits lugubres, et les cordages trop tendus se plaignirent douloureusement. Bientôt la pluie tomba en faisant siffler ses hachures comme des flèches, — on eût dit que le chaos voulait reprendre la nature et en confondre de nouveaux les éléments.

Le corps de M. Paul d'Aspremont ne fut jamais retrouvé, quelques recherches qu'il fit faire le commodore.

Un cercueil de bois d'ébène à fermoirs et à poignées d'argent, doublé de satin capitonné, et tel enfin que celui dont miss Clarisse Harlowe recommandait les détails avec une grâce si touchante « à monsieur le menuisier », fut embarqué à bord d'un yacht par les soins du commodore, et placé dans la sépulture de famille du cottage du Lincolnshire. Il contenait la dépouille terrestre d'Alicia Ward, belle jusque dans la mort.

Quant au commodore, un changement remarquable s'est opéré dans sa personne. Son glorieux embonpoint a disparu. Il ne met plus de rhum dans son thé, mange du bout des dents, dit à peine deux paroles par jour, le contraste de ses favoris blancs et de sa face cramoisie n'existe plus, — le commodore est devenu pâle!

FIN

Théophile GAUTIER.

Table with 2 columns: Position (e.g. Membre du conseil du gouverneur, Secrétaire du gouverneur) and Salary (e.g. 153,000, 49,000).

la part de la rani. Quelquefois la rapacité s'ajoutant au désir d'assurer à son mari une honnête aisance le jour où sonnera sa retraite, de la captation elle passe au pillage.

Pendant le séjour que je fis à la cour d'un prince rajpout (1) très considérable, je fus l'hôte du frère de la première rani (2). Elle était veuve, et son fils, héritier du trône, n'avait pas encore pris les rênes du gouvernement.

La femme de l'agent politique était intimement liée avec la rani, et il se passait rarement une semaine sans qu'elle fit une visite au palais.

Jamais elle ne rentrait chez elle sans emporter un cadeau quelconque, la rani était si généreuse et l'aimait tant ! Un jour je fus frappé par l'air contrarié de mon hôte et lui en demandai la raison.

Il était indigné de la façon dont sa sœur était exploitée par M^{me} Sahib. Celle-ci, après avoir été littéralement comblée de cadeaux, en avait d'abord adroitement provoqué de nouveaux ; puis ces derniers devenant rares, elle avait fini tout simplement par en demander.

C'est en effet une chose très délicate de refuser quoi que ce soit à Madame la politique agent, et les conséquences peuvent en être très sérieuses ; aussi quitta-t-elle toujours la zénana les mains pleines. Enfin, n'osant plus demander, elle eut recours à des stratagèmes.

Lorsque la rani reçoit une personne de marque, elle se pare de ses plus beaux bijoux. Pendant la visite, M^{me} Sahib jetai son dévolu sur l'objet dont elle voulait s'emparer et tout à coup, comme frappée de la beauté du bijou convoité :

— Oh ! Rani Sahib, disait-elle, quelle jolie bague vous avez ! laissez-moi donc la voir ! Elle la passait alors à son doigt, l'examinait longuement, l'admirait, puis changeait le sujet de conversation. En quittant la rani elle oubliait naturellement de lui rendre sa bague, et cette dernière n'osait pas la réclamer.

Plusieurs fois la rani et ses sœurs (3) furent attrapées et mirent généreusement cet oubli sur le compte d'une petite distraction ; puis, comme cette distraction se renouvelait à chaque visite, l'arrivée de M^{me} Sahib dans la zénana devint le signal d'une alarme générale ; c'était à qui se débarrasserait le plus prestement de ses bijoux.

Jusqu'à là, les princesses avaient ri de ces escamotages ; mais un jour, l'impudence de M^{me} Sahib dépassa les bornes. Elle avait, quelques mois auparavant, marié une de ses nièces, et celle-ci l'accompagnait dans sa visite. En passant dans une chambre de la zénana, elle aperçut le berceau dans lequel, depuis huit cents ans au moins, les héritiers de la noble maison rajpoute dorment pendant les premiers mois de leur existence. Ce berceau d'argent massif, suspendu par des chaînes à quatre supports du même métal ciselé et enrichi de pierreries, est d'une valeur considérable.

— Oh ! Rani Sahib ! s'écria la dame en s'approchant du meuble, quel ravissant berceau ! Comme il ferait bien l'affaire de Jenny ! N'est-ce pas, Jenny, ajouta-t-elle en se tournant vers sa nièce, n'est-ce pas que c'est précisément le meuble qui vous conviendrait ?

Jobar-Singh, mon hôte, ne m'a pas rapporté ce que Jenny répondit ; mais si j'en juge par la désinvolture avec laquelle depuis tantôt sept ans elle traite les rani dont son mari surveille les rajahs, elle dut immédiatement découvrir que sa bonne tante avait raison.

— Oh ! dear, dear ! continua la dame en balançant le berceau, comme votre cher petit bébé sera bien là-dedans, Jenny ! ce cher petit ange ! La rani est si bonne qu'elle ne refusera certainement pas de me faire ce petit cadeau et ce grand plaisir. Tenez, Rani Sahib,

(1) Rajpout, caste guerrière de l'Inde.

(2) Première Rani, la première des trois compagnes légitimes du rajah qui lui donne un héritier.

(3) Sœurs de la Rani. Les deux autres compagnes légitimes du Rajah.

... Ce sont les espions officiels du gouvernement.

Chez les grands souverains indiens tels que Maharajah Scindia souverain du Gwalior, Maharajah Holkar souverain d'Indore, Maharajah de Mysore, de Jodpore, de Baroda, de Jeypour, etc., leur rôle avoué est celui d'intermédiaire entre le gouvernement suprême et le souverain ; mais, de fait, il consiste à espionner tout ce qui se passe.

L'agent politique surveille les rapports du rajah avec les princes ses voisins, les empêche de devenir trop cordiaux, entretient adroitement, au moyen de ses nombreux espions, de petites querelles, de petites jalousies qui sont un obstacle constant à de bons rapports et surtout à une entente secrète.

Le premier ministre du rajah est ordinairement une créature du gouvernement anglais, particulièrement quand le rajah est jeune et à besoin d'un ami sûr et d'un bon conseiller.

Chez le rajah de la vieille école, qui possède assez de nerf pour ne permettre aucune infraction aux articles du traité conclu entre lui et le gouvernement des Indes, quand le premier ministre n'est pas vendu, il existe toujours un secrétaire ou un dignitaire quelconque qui n'a pu résister aux charmes de la livre sterling.

L'agent politique, sachant presque tout ce qui passe, peut devenir très gênant pour le rajah. Il peut faire des rapports sur la soi-disant mauvaise administration du royaume, provoquer et recevoir des pétitions signées par quelques centaines d'individus, qui ne savent généralement pas ce qu'ils signent, protestant contre des cas de soulevement vrais ou faux ; menacer de porter à la connaissance du gouvernement suprême la conduite immorale du rajah, de sonner enfin que les Indiens considèrent la conduite des rajahs à leurs principes, mais qui, parait-il, sont excessivement graves aux yeux du gouvernement anglais.

Pour gagner les bonnes grâces de l'agent politique, s'en faire un ami, ou plutôt pour l'empêcher de devenir un ennemi, le rajah l'enrichit.

Il ne regarde pas au prix, ce sont ses sujets qui paient.

L'agent politique ne peut rien accepter, mais aucun règlement ne défend à M^{me} Sahib, son épouse, de recevoir un cadeau de qui que ce soit. C'est donc elle que l'on comble.

Dans ses visites à la zénana (harem), personne ne pourra crier au pot-de-vin si la gracieuse rani (1) attache au bras de celle qui représente la reine-impératrice des Indes un bracelet d'or constellé de diamants. Si, à son retour d'un voyage, la rani envoie à M^{me} Sahib une corbeille de fruits délicieux au fond de laquelle se cache un collier de perles fines enveloppé dans des billets de banque, personne n'y trouvera à redire. C'est la rani seule qui fait ces cadeaux ; elle aime tant M^{me} Sahib et celle-ci lui est si tendrement attachée !

Il arrive assez souvent que M^{me} Sahib provoque ce genre d'épanchements de

idées. Un autre médecin, à quoi bon ? M. Balzajette l'avait bien soignée, puisqu'il lui avait pu lui faire quitter le lit. Il est vrai qu'elle avait dû le reprendre ; mais c'était là un accident qu'on ne pouvait lui imputer sans injustice. Combien de raisons expliquaient cet accident ? Sa longue maladie, sa faiblesse, les mauvaises conditions d'un temps dur. Elle trait mieux bientôt, elle le sentait. D'ailleurs, dut-elle se faire porter au palais de Justice, quelle n'hésiterait pas.

— Elle ferait cela ? — Assurément. Personne n'a plus qu'elle le sentiment du juste : elle se trouverait coupable de ne pas apporter son témoignage à un innocent ; ne pas le sauver quand elle le peut, serait prendre la responsabilité de sa perte. Il est donc certain que, si elle ne peut pas venir à l'audience toute seule, elle fera tout pour y venir n'importe comment, au bras de M. Balzajette, sur une civière. J'étais donc assez tranquille de ce côté ; mais je ne l'étais pas pour la civière. Que penserait-on si on la voyait en cet état ? Quelle impression ferait sur les jurés cette malade ! Sa maladie laisserait-elle à son témoignage toute sa valeur ? Bela me fit insister. Je crois l'avoir dit que madame Dammauville me témoignait maintenant une sympathie affectueuse, qui chaque jour va s'augmentant : elle me fait rester près d'elle plus longtemps ; elle m'écoute avec bienveillance ; enfin elle me témoigne une véritable amitié, comme si je la connaissais depuis longtemps et avais pu lui rendre service. Je m'insiste cette bienveillance à profit pour revenir sur la question de la consultation, mais, je le répète, sans prononcer ton nom et sans jamais le mettre en avant. Que cela soit bien entendu et, je t'en prie, crois-moi quand

ajouta-t-elle, je peux très bien emporter le cadre et les chaînes dans ma voiture, et ce soir vous m'enverrez ces grands vilains poteaux qui sont d'une longueur !

Elle essaya alors de décrocher une des chaînes, mais le cadre était si lourd qu'elle dut y renoncer.

— Rani Sahib, reprit-elle, si nous appelions quelques-unes de vos servantes, nous pourrions les démontrer nous-mêmes ?... Ce serait si amusant !

— Madame, répondit la rani, ce berceau n'est pas à moi ; il appartient au rajah, qui lui-même ne pourrait en disposer qu'avec la sanction du conseil de régence, c'est donc à lui qu'il faut vous adresser.

Quant la pauvre femme raconta cette scène à son frère, elle fondit en larmes et avoua que, depuis six mois, elle ne savait comment se soustraire à la rapacité de la charmante politique Madame Sahib.

Le lendemain, la rani et ses sœurs parlaient pour un pèlerinage qui devait durer plusieurs mois.

Les journaux anglais nous reprochent souvent de ne pas savoir coloniser ; il est certain que nous ne sommes pas de leur force et que nos femmes de fonctionnaires ne possèdent pas le doigt de leurs « madames Sahib ».

TOBBY.

CAUSERIE DU DOCTEUR

Ne touchons pas aux idoles. — Le droit de réponse. — Raspail associé à un pharmacien.

J'ai commis, il y a quinze jours, la plus grande des imprudences, j'ai attaqué une religion. Rien n'est plus dangereux que de déboulonner les idoles, et les fidèles de Raspail me l'ont bien fait voir. Des lettres ont plu chez moi : toutes m'étaient pas aimables.

Mais ce qui constitue la gravité de mon cas, c'est que le dieu a laissé de la famille. Après la mort de Raspail, son Olympe fut partagé entre ses fils : Benjamin hérita de la situation politique, Xavier régna sur le camphre. Saturne avait jadis partagé l'Univers entre Neptune, Jupiter et Pluton.

C'est comme représentant du domaine sur lequel je m'étais irrespectueusement aventuré que M. Xavier Raspail a écrit au *Lyon Républicain* la lettre que vous avez pu lire dimanche matin.

Ouvrons une parenthèse. Si nous avions inséré sans hésiter, malgré certaines raideurs de forme, la lettre de M. Xavier, c'est pour bien montrer à nos lecteurs, notre loyauté et notre libéralisme. Nous avions parfaitement le droit de refuser cette communication.

J'ai apprécié les actes publics de Raspail avec la liberté permise à l'égard d'un personnage historique. Raspail a joué, comme médisant et comme politicien, un rôle qui le rend justiciable des critiques ou des éloges de l'histoire ; le droit de réponse ne peut s'appliquer dans de telles circonstances. Si je disais que Pégny le Bref manquait de grandeur, je ne serais pas obligé d'insérer les rectifications de tous les Martel du monde, prétendant descendre du vainqueur des Sarrazins, et voulant comme tels défendre l'honneur de la famille Pégny.

En acceptant sa prose, nous avons fait à M. Xavier Raspail une concession d'autant plus grande que le *Supplément* n'est pas destiné à des polémiques.

Si je consens à répondre à M. Xavier Raspail, ce n'est pas pour le convaincre, je ne lui demande pas d'être héros ; c'est pour bien montrer à mes lecteurs que je ne crains pas la discussion, et que si j'ai avancé certaines assertions, c'est animé d'une conviction d'autant plus profonde, quelle est appuyée sur des bases plus solides.

L'argumentation de mon contradicteur peut se résumer dans les quelques propositions suivantes :

« M. Augagneur, dans un article grossier, a, avec mauvaise foi, osé attaquer un homme aussi célèbre que Raspail. M. Augagneur est un ignorant, auquel les travaux de Raspail sont inconnus.

« Raspail a été le plus désintéressé des hommes, et a fait des affaires peu brillantes. »

Examinons successivement ces diverses assertions. Nous comprenons aisément que M. X. Raspail n'ait pas trouvé notre article de son goût.

Mais répondre par de gros mots ne prouve généralement pas qu'on ait raison.

Que M. Xavier se rassure : si au père, personnage historique, j'ai dit de dures vérités, les fils, qui ne me semblent pas devoir figurer dans l'histoire, n'aura pas à pâtir. Je ne prends même pas la peine de lui mettre son style sous les yeux pour lui prouver de quel côté sont les défauts qui il me reproche.

Où, j'ai été dur pour la mémoire de Raspail ; oui, j'ai déclaré avec énergie que son rôle avait été, en médecine, un rôle détestable, et j'ai le regret de constater que je ne peux rien modifier à ce jugement.

Raspail a été un homme remarquablement intelligent. Tout ignorant que soit le chirurgien des hôpitaux, l'agrégé des Facultés de médecine, signataire de ces lignes, il connaît les travaux de Raspail. Il sait que, le premier, il a vu la constitution cellulaire des corps animés, et que, de ce chef, il a contribué à une des plus grandes découvertes de ce siècle. Et c'est précisément parce que l'intelligence et l'instruction de Raspail sont hors de cause, que je le trouve plus coupable. Ses publications médicales, jugées absolument fausses par tous les médecins depuis un demi-siècle, ne peuvent s'excuser par une aberration. Je suis bien obligé de chercher leur explication ailleurs, puisque je ne la trouve pas dans un défaut de l'intelligence. Et si je regarde avec pitié l'empirisme sans valeur, je ne peux retenir mon indignation en présence de celui qui abusait de son savoir, pour duper les faibles ignorants.

Taxe mes articles de grossiers, si vous le voulez, j'ai fait ce que je considère comme un devoir ; j'ai arraché le masque de dévotion sous lequel se dissimulait l'exploitation de ses semblables. Raspail peut être aussi populaire qu'on le voudra, je n'en dirai pas moins ce que je pense, je n'ai pas le respect des idoles. Je n'admets que la science et ne respecte que la vérité.

D'ailleurs, en allant au fond des choses, M. Xavier ne me reproche guère que d'avoir accusé son père de calcul intéressé. Il avoue, lui-même, qu'il ne prétend pas le donner comme précurseur de Pasteur, qui tend à pulvériser l'organisme par l'emploi des vaccinations virulentes. Les mères de son père vont tressaillir. Je lis, en effet, page 275 du *Manuel de la Santé* (année 1847) : « VACCINE, opération préventive de la variole à laquelle toute bonne mère doit soumettre le nouveau-né... »

Il est une phrase qui à ému avant tout M. Xavier, celle où je disais que « le désintéressement le plus pur n'a pas toujours présidé à ses actes ».

M. Xavier m'assure que le camphre n'a pas été une bonne affaire, que son père n'a donné que des conseils, qu'il a refusé la Légion d'honneur (qui d'ailleurs n'augmenta pas les revenus) et une place de directeur du Muséum. Je veux bien l'en croire sur parole, mais j'ai moi-même confiance dans les déclarations de son père, et voilà ce que j'y trouve.

Le Manuel de 1847 contient une préface dans laquelle Raspail entretient ses lecteurs de ses petites misères. La plus grosse était un procès pour exercice illégal dans lequel on avait révélé

l'existence d'une association entre lui et un pharmacien de la rue des Lombards. La page dans laquelle Raspail expose son affaire est trop caractéristique pour que nous ne la citions pas. La voici :

« La police médicale se dit : Si nous pouvions déterminer à retirer profit de ses veilles et de ses soins, à s'associer un pharmacien et un docteur-médecin, même dans un but d'utilité publique, nous aurions alors un titre pour crier au charlatanisme, puisqu'il aurait l'air de faire fortune comme nous. On savait bien que l'opposant résisterait à ce projet, si l'on ne m'offrait l'occasion de retirer deux ou trois pièces de famille de la gêne, et de mettre ma médication à la portée de la bourse du plus grand nombre. On m'en tourna, on m'asséjourna : on s'adressa à ma vieille reconnaissance de proscrire, à ma prévoyance paternelle, qui se trouvait en défaut, en embranchant tout le monde, excepté ma famille ; et puis, me disaient-ils, j'aurais le droit de surveiller, de modifier à mon gré la confection de tous les médicaments de ma nouvelle méthode, d'en fixer le prix au taux le plus bas possible, d'apposer ma signature sur toutes les étiquettes ; qu'avais-je à désirer de plus dans l'intérêt de la santé publique et de la propagation de mon système ? »

« Vous dirai-je encore ? Je signai.

« A-t-on jamais imaginé mieux ? Ce sont les médecins qui lui ont rendu ce piège ; il n'a cédé que pour obliger les autres, il ne savait ce qu'il faisait. Et c'est cet homme instruit, lancé depuis sa jeunesse dans les combats de la politique, qui montre tant de candeur ! L'associe à un pharmacien, pour faire vendre le camphre à plus bas prix ! Terminons-en là, et concluons encore que la méthode de Raspail est une des plus grandes... erreurs de ce siècle.

De Victor AUGAGNEUR.

Variétés

LES SAUTERELLES

Par Gaston PERCHERON

On demandait au calife Omar : — Que pensez-vous des sauterelles ?

— Que j'en voudrais un plein panier, répondit-il.

Un jour, elles lui manquèrent. A grand-peine, un serviteur lui en trouva une. Reconnaissant, charmé, il s'écria : « Allah est grand ! »

Si le calife Omar revenait aujourd'hui parmi les hommes, il trouverait à satisfaire et au delà son goût pour ces insectes.

L'Algérie est en butte aux ravages des sauterelles. Elles ont envahi, comme l'on sait, par hordes compactes, la province de Constantine, au point d'y arrêter la circulation des trains. A Jemmapes, à Souk-Arras, à Batna, à Séfil, les rues et les maisons en sont couvertes.

On pourrait s'étonner de ces invasions en masse, si l'on ne savait que, dans les pays incultes, où rien ne vient gêner leur multiplication, les sauterelles naissent ensemble, presque le même jour, à la même heure, par légions innombrables ; qu'ensemble elles subissent les phases de leur développement ; ensemble prennent leurs ailes et, poussées par les vents, se ruent à la conquête des terres cultivées.

D'ordinaire, c'est au criquet pèlerin ou grande sauterelle d'Afrique, le quel ravage à peu près tous les vingt-cinq ans, pendant trois ou quatre années, nos colonies d'Algérie et du Sénégal, que les colons de l'intérieur, disputent pied à pied leurs récoltes.

Cette année, ils ont affaire à un ennemi beaucoup plus redoutable, ainsi que l'a constaté M. Kunckel d'Herculais, aide naturaliste au mé-

séum d'histoire naturelle, qui a visité, en compagnie de M. Duchamp, conseiller du gouvernement, et du sous-préfet de Batna, les chantiers de destruction de la commune d'Ain-el-Kseur.

Ce nouvel ennemi est de plus petite taille que le criquet pèlerin et, partant, plus à craindre encore, car il peut se propager plus facilement, s'étendre sur toute l'Algérie et y rester un grand nombre d'années.

La question de la destruction des sauterelles revêt donc aujourd'hui, du fait de cette constatation, une gravité exceptionnelle.

Le procédé mis en usage, cette année, pour arrêter ces terribles ravageurs dans leur marche envahissante, consiste à employer des bandes de toile tendues verticalement et munies à leur partie supérieure d'une partie glissante. Les sauterelles ne pouvant franchir cet obstacle, allongent le pied et vont se perdre dans des fosses creusées sur divers points convenablement choisis.

Doit venir cette nouvelle espèce ? Je crois que la science n'est pas encore en état de le dire. Peut-être des plaines désertes de l'Asie ou de l'Afrique centrale. On voit, au printemps, dans ces immensités désolées, des centaines d'hectares criblés de trous que remplissent des milliers d'œufs de sauterelles.

Aussitôt après leur éclosion, ces œufs, comme je le disais plus haut, sont emportés par les vents à travers l'atmosphère. Tant que la nuée vivante passe sur des pays nus, on ne voit d'autres sauterelles que celles qui frappent la mort ou la maladie.

Mais viennent une forêt ou des terres cultivées, aussitôt des milliers de ces insectes, repliant à demi leurs ailes, tombent comme grêle, brisant souvent les arbres sous leur poids. Alors commence leur œuvre de dévastation. En quelques heures, des récoltes entières disparaissent jusqu'àux racines. Les arbres eux-mêmes ne sont pas épargnés.

Enfin, la faim de ces voraces est apaisée ; mais ils ont perdu des œufs en nombre incalculable et, à la saison suivante, ces œufs écloront et il en sortira de nouvelles légions destructrices plus nombreuses que les précédentes et tout aussi affamées.

Bien plus, même après leur mort, ces insectes sont funestes aux pays qu'ils parcourent ; leurs corps se décomposent sous l'action du soleil donnant naissance à des miasmes susceptibles d'engendrer des épidémies.

Un renseignement statistique pour finir : les trois plus formidables apparitions de sauterelles que l'on ait vues, en ces derniers siècles, sont celles de 1613, de 1749 et de 1867.

Espérons que, grâce aux mesures énergiques prises cette année et grâce aussi à l'activité des travailleurs, les malheureux colons algériens, déjà si éprouvés par les incendies de forêts de l'année dernière, viendront à bout de ce nouveau fléau.

Gaston PERCHERON.

JOURNAUX ET REVUES

M. Camille Flammarion a reçu récemment, des observatoires de Rome et de Palerme, de remarquables observations sur les flammes ardentes, colossales, gigantesques, qui brûlent autour du globe solaire.

Il publie sur ce sujet un article des plus intéressants dans le *Voltaire* :

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

CONSCIENCE PAR Hector MALOT DEUXIÈME PARTIE X — Tu dois comprendre, dit-elle avec un peu plus de calme, — car, puisqu'il lui permettait de parler, elle espérait bien le convaincre, — que depuis quatre jours j'ai fait tout ce que j'ai pu pour arrêter madame Dammauville à l'idée d'apporter en consultation avec M. Balzajette un médecin... — Qui serait moi ? — Tu ou un autre ; je n'ai prononcé aucun nom ; tu ne dois pas me croire assez maladroite pour aller grossièrement te mettre en avant ; ce n'est pas être un bon moyen pour te faire accepter par une femme intelligente ; et j'ai assez souci de la dignité pour ne pas jouer avec elle. Je croyais qu'un autre médecin que M. Balzajette trouverait un remède, un moyen quelconque, un miracle, si tu veux, qui permettrait à madame Dammauville de se rendre au palais de justice, et je te disais ; je le disais sur tous les tons, de toutes les manières, avec autant de persuasion que j'en pouvais mettre dans mes paroles. N'était-ce pas la vie de mon frère que je défendais, notre honneur ? Tout d'abord, je trouvai madame Dammauville très opposée à cette

idée. Un autre médecin, à quoi bon ? M. Balzajette l'avait bien soignée, puisqu'il lui avait pu lui faire quitter le lit. Il est vrai qu'elle avait dû le reprendre ; mais c'était là un accident qu'on ne pouvait lui imputer sans injustice. Combien de raisons expliquaient cet accident ? Sa longue maladie, sa faiblesse, les mauvaises conditions d'un temps dur. Elle trait mieux bientôt, elle le sentait. D'ailleurs, dut-elle se faire porter au palais de Justice, quelle n'hésiterait pas.

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

« ... Je ne puis que vous remercier de m'avoir parlé de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi, et de m'avoir dit que vous n'avez pas oublié de me parler de moi... »

